



Voltaire entre *Zaïre* et les *Lettres philosophiques*

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 JUIN 2007

Les débuts de Voltaire, on le sait, ont été agités. Refusant de s'engager dans la carrière traditionnelle où le poussait son père, fou de poésie, il a tâté fréquenté les milieux libertins du Temple et les coulisses des théâtres. Il compose des couplets insolents, des épigrammes politiques qui lui font une réputation d'homme d'esprit. En 1716, à vingt-deux ans, des vers sur les amours incestueuses du Régent lui valent un bref exil à Sully-sur-Loire. Incorrigible, il récidive l'année suivante, imprudence qui lui fait passer cette fois onze mois à la Bastille. Apparemment calmé, il choisit une autre voie : le 18 novembre 1718, sa tragédie d'*Œdipe* obtient un retentissant succès et François-Marie Arouet devient M. de Voltaire.

Il rêve désormais de s'affirmer comme le successeur de Corneille et de Racine, mais les pièces suivantes ne confirment pas le triomphe d'*Œdipe* : *Artémire*, en 1720, est sifflée ; *Mariamne*, en 1724, tombe à la première représentation. Ambitieux, il aspire à donner enfin une épopée à la France, mais en 1723, le gouvernement lui refuse l'autorisation de publier *La Ligue*, première version de *La Henriade*. Il n'en est pas moins un homme à la mode, répandu dans une haute société où il a sans doute le tort de prendre les aristocrates pour ses égaux. En février 1726 se produit la célèbre algarade avec le chevalier de Rohan-Chabot qui le fait bâtonner par ses gens. Comme il cherche un duel réparateur, il est, par précaution, embastillé pendant quelques jours, relâché sur l'assurance qu'il gagnera l'Angleterre, où il séjourne de mai 1726 à la fin de 1728. C'est là qu'il publie, dédicacée à la reine, cette *Henriade* refusée par les autorités françaises. Rentré discrètement en France, le plus urgent lui paraît de retrouver sa place au théâtre. Un *Brutus*, tragédie « républicaine » représentée le 11 décembre 1730,

obtient quinze représentations, succès honorable, mais deux ans plus tard, *Ériphyle*, tragédie « à la grecque », est un échec. Le public ne suit pas, fait grise mine à ces tragédies sans amour qui rompent avec la tradition de la scène française. Il lui faut une revanche éclatante : cinq mois seulement après *Ériphyle*, ce sera *Zaïre*.

Zaïre devait être, jusque loin dans le dix-neuvième siècle et en dépit de Hugo, le plus grand succès de Voltaire à la scène. Cette tragédie, dit-il le 29 mai 1732, sera faite « pour le cœur ». Ah ! spectateurs et critiques lui reprochent de ne pas introduire l'amour dans ses pièces. Eh bien, « ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. [...] On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera ». Voilà qui allait, pensait-il, l'occuper six mois. Mais sa plume allait toute seule, comme malgré lui, et l'affaire est menée tambour battant, en vingt-deux jours.

La première a lieu le 13 août, les larmes coulent, le parterre est enchanté, mais les acteurs n'ont pas trop bien joué et quelques grincheux épinglent des faiblesses de versification, trouvent l'intrigue un peu confuse. Qu'à cela ne tienne. Voltaire aussitôt corrige, remanie, améliore. C'était compter sans les réticences des comédiens, mécontents d'avoir à apprendre sans délai des vers nouveaux. L'un d'eux surtout, Abraham Dufresne, qui tenait le rôle principal, n'entendait pas se plier aux caprices de l'auteur. Il était connu pour sa vanité autant que pour son talent. Un soir que le parterre lui criait : « Plus haut ! », il s'avança vers la rampe pour lui jeter : « Et vous, messieurs, plus bas ! » Comme il refusait obstinément d'accepter ses retouches, Voltaire eut recours à un irrésistible subterfuge. Grand seigneur, Dufresne donnait un dîner où il vit arriver un énorme pâté en croûte. Lorsqu'on l'ouvrit, on le trouva farci d'une multitude de perdrix, chacune tenant dans son bec des vers corrigés de *Zaïre*. Le procédé désarma l'acteur, qui céda. La quatrième représentation ne fut pas un succès, mais un triomphe. On pleurait, on trépigrait, le public ne se tenait plus et ovationna l'auteur : « Je parus dans une loge et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais, mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est

doux de n'être pas honni dans son pays. » Deux jours plus tard, Voltaire expliqua au *Mercur de France* que *Zaïre* était « la première pièce dans laquelle j'ai osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur ». Modestement, il reconnaissait sa dette à l'égard des interprètes. Dufresne avait composé un excellent Orosmane et les « grands yeux noirs » de Jeanne Gaussin, bouleversante *Zaïre*, entrée à la Comédie-Française depuis un an à peine, avaient fait merveille.

Nous sommes vers l'an 1249, au temps de saint Louis, à Jérusalem, où règne le sultan Orosmane, passionnément épris de *Zaïre*, jeune captive qui a grandi dans la foi musulmane et qu'il est sur le point d'épouser, lorsque revient de France le chevalier Nérestan, libéré sur parole pour réunir la rançon des prisonniers. Le sultan libère cent chevaliers, mais en excepte le vieux Lusignan, le dernier des souverains chrétiens de Jérusalem. Celui-ci, à une cicatrice de Nérestan et à la croix que porte *Zaïre* — la « croix de ma mère », promise à une belle fortune dans le mélodrame romantique — reconnaît ses enfants qu'il croyait morts. Mourant, il presse la jeune fille de revenir à la foi de ses pères. Elle promet à Nérestan de recevoir le baptême et de différer son mariage avec un infidèle, à qui elle tait la vérité, éveillant ainsi la jalousie du sultan. Une lettre équivoque de Nérestan, interceptée, où le chevalier demande un rendez-vous, confirme ses soupçons. Dans la nuit, il guette. *Zaïre* paraît, appelle Nérestan. Se croyant trahi, Orosmane poignarde *Zaïre* et, revenu de son erreur, se tue sur son corps après avoir accordé la liberté à tous les chrétiens.

Reconnaissances, méprise, pathétique, rien ne manquait pour obtenir un succès lacrymal et l'amour, en effet, était cette fois bien présent, non pas galant et convenu, mais passionné et furieux, tel que devait l'éprouver un Oriental selon les stéréotypes. On songerait naturellement à Othello, mais la différence est sensible : la jalousie est dans la nature du Maure shakespearien, qui agit selon son caractère et non par ignorance, et *Zaïre* est plus proche de Bérénice ou d'Andromaque que de Desdémone.

Ce drame passionnel avait aussi l'ambition de confronter deux civilisations, les costumes, les turbans et quelques mots — sérail, soudan, calife — créant vaille que vaille une couleur locale que ne confirment ni le ton ni le langage : Orosmane est un seigneur racinien, un « sultan poli par l'amour », comme dit le titre d'une parodie, un Louis XIV basané. L'opposition entre deux religions est en revanche,

autant que l'amour, au centre du drame. Dès la première scène, Zaïre fait procéder la foi du hasard de la naissance : « J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux, / Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux. » Vertus et mérites ne dépendent pas du culte qu'on professe. Orosmane est brave, noble, généreux, magnanime : « S'il était chrétien, que serait-il de plus ? » Le christianisme est cependant exalté dans une magnifique tirade du vieux Lusignan évoquant, pour convaincre sa fille de revenir aux siens, le sang des martyrs et ce lieu même, Jérusalem, où Dieu est mort pour les hommes : « Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire... » Le morceau est émouvant, d'un accent sincère dans la bouche d'un Croisé, et touchera toujours Chateaubriand, mais les chrétiens, non les infidèles, font preuve de fanatisme :

Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux ;
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;
Et tu n'y peux rester, sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.

Nérestan est plus intransigeant encore et accable la malheureuse Zaïre, déchirée entre son père, son frère et sa passion : « Opprobre malheureux du sang dont vous sortez, / Vous demandez la mort, et vous la méritez. » Dans cette mort, il veut voir la vengeance divine et jette à Orosmane : « Hélas ! elle offensait notre Dieu, notre loi ; / Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi. » Zaïre n'est pas martyre consentante de sa foi, mais victime du fanatisme, et l'on comprend mal comment on pourra parfois juger la pièce assez religieuse pour la jouer en remplacement de *Polyeucte*. Voltaire s'est défendu de toute intention philosophique — « J'ai prétendu faire, dit-il en décembre, une tragédie tendre et intéressante et non pas un sermon » — et y a réussi, sauf que plane sur la tragédie le Dieu invisible et jaloux. Le poète Jean-Baptiste Rousseau ne manquera pas, venimeux, de dénoncer le scandale de « cette monstrueuse tragédie... mélange odieux de piété et de libertinage » : « Le sentiment qui y règne d'un bout à l'autre, tend seulement à faire voir que tous les efforts de la grâce n'ont aucun pouvoir sur

nos passions. Ce dogme impie, et aussi injurieux au bon sens qu'à la religion, fait l'unique fondement de sa fable. » Reste que, pour les spectateurs, le touchant et le pathétique l'emportent. Dans sa dénonciation des effets pernicioeux du théâtre, un autre Rousseau — Jean-Jacques — rendra, malgré lui, un hommage à *Zaïre* : « Je serais curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être sorti d'une représentation de *Zaïre* bien prémuni contre l'amour. [...] De toutes les tragédies au théâtre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour et l'empire de la beauté. » Publiée en 1733, *Zaïre* sera traduite dans toutes les langues. Plus que jamais, Voltaire règne sur la scène.

Pour laisser le public sur sa faim, il suspendit la pièce après la dixième représentation, mais la redonna vingt et une fois de novembre 1732 à janvier 1733. Il a aussi obtenu que *Zaïre* serait jouée devant la cour. Le séjour de Voltaire à Fontainebleau a inspiré à Alexis Piron — présent lui aussi dans l'espoir de placer son *Gustave Wasa* — une jolie scène qui montre le courtisan en action, papillonnant de l'un à l'autre et quêtant les appuis :

Je regardais encore hier à mon aise Voltaire roulant comme un petit pois vert à travers les flots de Jeanfesse quand il m'aperçut. – Ah ! bonjour, mon cher Piron, que venez-vous faire à la cour ? J'y suis depuis trois semaines, on y joua l'autre soir ma *Mariamne*, on y jouera *Zaïre* ; à quand *Gustave* ? Comment vous portez-vous ?... Ah ! monsieur le duc, un mot, je vous cherchais ! » Tout cela dit l'un sur l'autre, et moi resté planté là pour reverdir, si bien que ce matin, l'ayant rencontré, je l'ai abordé en lui disant : « Fort bien, monsieur, et prêt à vous servir. » Il ne savait ce que je lui voulais dire, et je l'ai fait ressouvenir qu'il m'avait quitté la veille en me demandant comment je me portais, et que je n'avais pas pu lui répondre plus tôt.

Après que *Zaïre* eut quitté la Comédie-Française, on la joua en privé chez M^{me} de Fontaine-Martel, chez qui logeait Voltaire, et il y fit Lusignan avec une ferveur qui fit pleurer à chaudes larmes. C'est un rôle qu'il jouera souvent par la suite, de plus en plus ressemblant à son héros moribond à mesure qu'il avançait en âge, et, paraît-il, vraiment émouvant. Il y a chez lui une corde sensible qui vibre aux fortes émotions et ses pièces ne sont nullement écrites avec le détachement du créateur purement intellectuel. Même spectateur, raconte son secrétaire

Longchamp, il était gagné par la passion et, oubliant où il se trouvait, il vivait l'action comme s'il y participait :

Il était un peu désagréable de se trouver à côté de lui aux représentations, parce qu'il ne pouvait se contenir quand il était vivement ému. Tranquille d'abord, il s'animait insensiblement ; sa voix, ses pieds, sa canne, se faisaient entendre plus ou moins. Il se soulevait à demi de son fauteuil, se rasseyait ; tout à coup il se trouvait droit, paraissait plus haut de six pouces qu'il ne l'était réellement. C'était alors qu'il faisait le plus de bruit. Les acteurs de profession redoutaient même, à cause de cela, de jouer devant lui.

M^{me} de Fontaine-Martel s'éteignit le 22 janvier 1733, non sans avoir causé quelque embarras à son hôte. Fidèle à ses principes, elle entendait partir comme elle avait vécu, sans laisser un sou à ses domestiques et déshéritant de son mieux sa fille unique, mais aussi sans les secours d'une religion à laquelle elle ne croyait pas. Gênant : ne dirait-on pas que c'était Voltaire, l'impie notoire, qui l'avait pervertie ? Il s'efforça donc de la faire mourir « dans les règles » et elle consentit à lui faire plaisir : « Quand ce comédien de Saint-Eustache, raconte-t-il en janvier 1733, lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son créateur était dans l'eucharistie, elle répondit, *ah, oui !* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres. »

Voltaire pratiquait avec maestria l'art de se mettre tout le monde à dos. Affaire de tempérament : idées reçues et préjugés le démangent comme un eczéma. Vers la fin de 1732, il s'est mis à bâtir un *Temple du goût*, moitié vers, moitié prose, qui sort en mars de l'année suivante.

À première vue, ce n'était qu'un exercice badin, mais il aurait dû se souvenir, lui le premier, que la gent littéraire a l'épiderme sensible. Dans cette allégorie, Voltaire se met en chemin vers le temple du Goût, rencontrant d'abord, loin du lieu sacré, les pédants, les érudits poussiéreux, les commentateurs, « Gens hérissés de savantes fadaïses, / Le teint jauni, les yeux rouges et secs, / Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs, / Tous noircis d'encre et coiffés de poussière », puis un mécène ventru sans goût ni discernement, puis des musiciens italiens menant un « sabbat » et disant du mal du grand Lully. En vue du temple, le voyageur

découvre une élégante architecture : « Il n'a rien des défauts pompeux / De la chapelle de Versailles, / Ce colifichet fastueux. ». Sur le seuil, la Critique refoule les prétendus beaux esprits et ferme la porte au nez de Jean-Baptiste Rousseau, satirique et calomniateur aux « vers tudesques ». Au contraire, on salue le sage Fontenelle, qui siège entre Lucrèce et Leibniz, tandis que, devant l'autel, Rollin dicte des leçons à la jeunesse, Pellissier chante, la Sallé danse, Le Puget et Poussin peignent avec Lebrun et Lesueur, aux côtés de M^{lle} Lecouvreur, l'actrice privée de sépulture par « les saintes rigueurs d'un préjugé cruel ». Point de place pour les Benserade, Pellisson, Segrais, Saint-Evremond, Balzac et autres Voiture, mais on accueille l'aimable Chaulieu et le bon La Fare, inoffensifs libertins. Honneur aux protecteurs des arts, surtout Colbert qui encouragea Boileau, alors que « le cardinal de Richelieu au contraire fut jaloux du grand Corneille, et au lieu de s'en tenir comme il devait à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais ». On admire Lully et Campra, la fontaine de Jean Goujon, le portail de Saint-Gervais, le dessin de Versailles rectifié, « afin qu'on n'ait point à la fois, en France, un chef-d'œuvre de mauvais goût et de magnificence ». Rabelais et Marot ont été réduits à cinq ou six feuilles, Bayle à un seul tome. Les vrais grands hommes — La Bruyère, Fénelon, Bossuet, Corneille, Racine, Molière, Boileau —, ne cessent, modestes, de corriger et polir leurs ouvrages. Les salles de spectacle sont enfin dignes des chefs-d'œuvre qu'on y représente, Paris embelli a des fontaines et l'eau courante comme à Londres...

Avait-il imaginé le tollé qu'il soulèverait ? Cet iconoclaste, ce vandale, cet effronté s'arrogeait le droit de juger de tout en arbitre souverain, massacrait les statues, plaçait le digne Rollin à côté d'un chanteur d'opéra, d'une danseuse et d'une comédienne, célébrait le déisme de Chaulieu, de La Fare, de Ninon de Lenclos. Jamais on n'avait rien vu de pareil. On parlait d'une lettre de cachet, de la Bastille et parodies, critiques, pamphlets furibonds de fuser de partout.

Voltaire a bien dû se rendre à l'évidence. Première précaution : il crie à tue-tête qu'on a imprimé malgré lui « cette bagatelle ». Ensuite, préparer d'urgence une édition amendée. Et la « petite chapelle » devient bientôt « une cathédrale ». En avril, « ce bordel de Temple » est communiqué au censeur Crébillon, qu'il faut presser un peu, de crainte qu'il ne laisse dévorer son manuscrit par les innombrables chats que le grand tragique ramassait dans les rues.

Il a fait de son mieux pour apaiser les autorités, mais on commence à en avoir assez des frasques de M. de Voltaire : au début de mai, l'impression est arrêtée et Voltaire glapit qu'on le persécute pour ce malheureux *Temple* « comme on aurait poursuivi Calvin pour avoir abattu une partie du trône du pape ». Il se résigna donc à publier à Amsterdam une édition édulcorée qui parut en juillet et où il avait fait toutes les concessions convenables.

Après le décès de M^{me} de Fontaine-Martel, Voltaire s'installe rue de Longpont, non loin de ce portail de Saint-Gervais, un des rares morceaux d'architecture dont il avait dit du bien dans *Le Temple du Goût*. Vilain quartier, vilaine rue et vilaine maison, mais où il est bien placé pour surveiller les opérations du commerce des grains montées avec Demoulin, son homme d'affaires, qui le loge et le nourrit en contrepartie des sommes qu'il lui a avancées. « J'y suis, dit-il, plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain, mais je ferai tant de bruit avec ma lyre que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. » Incorrigible ! Il brocante pour monter son ménage, souffre « comme un damné » et travaille.

Car il a, comme toujours, plusieurs fers au feu, se sent « en mal d'enfant », impatient de confirmer sa réputation après *Zaïre*, et mène son affaire au pas de charge. Commencée en janvier 1733, achevée fin mars, son *Adélaïde du Guesclin* est lue en public en juin et en juillet : « Je lus hier *Adélaïde*. Je n'ai jamais tant pleuré ni fait pleurer. » En novembre, elle est en répétition, mais il corrige encore, car il n'est pas rassuré. Il s'agissait d'un sujet national, Voltaire s'inspirant d'un fait historique déniché dans une *Histoire de Bretagne* et transposé au temps de la guerre de Cent Ans. Allié avec les Anglais, le duc de Vendôme a pris Cambrai, sauvant la vie d'Adélaïde du Guesclin, nièce imaginaire du grand connétable. Hélas, elle aime Nemours, frère de Vendôme, demeuré fidèle au dauphin de France. Nemours met le siège devant Cambrai. Vendôme le fait prisonnier et, dévoré de jalousie, ordonne à Coucy de le faire exécuter. Prenant soudain conscience de l'horreur de ce fratricide, il envoie un contrordre quand retentit le canon annonçant la mort de Nemours... Coup de théâtre : le brave Coucy n'a pas obéi. Vendôme cède Adélaïde à Nemours et revient sous les étendards de France.

Adélaïde était une héroïne dans la ligne de *Zaïre*, touchante et souffrante : « La passion, assure Voltaire, occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. » Peut-être,

mais *Adélaïde* n'était pas *Zaïre*, bien qu'elle ait eu, score honorable, onze représentations.

Le public n'a pas vraiment suivi. On n'a pas aimé un prince du sang en assassin, ni Nemours paraissant le bras en écharpe, ni le coup de canon. La pièce, avouera Voltaire trente ans plus tard, « fut sifflée dès le premier acte [...] et lorsqu'à la fin le duc de Vendôme disait, *Es-tu content, Coucy ?* plusieurs bons plaisants crièrent, *coussi-coussi* ». Il retira sa pièce.

Infatigable, Voltaire saute d'un sujet à un autre. Pourquoi ne pas essayer un opéra ? Il aura toujours sur le genre des opinions qui dépendent de son humeur et du musicien avec lequel il travaille. Tantôt, bien disposé, il admire « le beau monstre de l'opéra », tantôt dénigre « un monstre qui [le] révolte », fait d'une « douzaine d'ariettes fredonnées par des eunuques ». En avril-mai 1733, songeant au chevalier de Brassac pour la musique, il compose un « opéra égyptien », *Tanis et Zélide, ou les Rois pasteurs*. Cela ne donnait pas grand-chose. Zélide, reine de Memphis, échappe à l'emprise des prêtres grâce au berger Tanis, qui se révèle être fils d'Isis et d'Osiris. C'était une peinture d'un clergé obscurantiste et ambitieux : « Que nos secrets impénétrables / D'une profonde nuit soient à jamais voilés : / Plus ils sont inconnus, plus ils sont vénérables / À nos esclaves aveuglés. » Quelques décennies plus tard, La Harpe jugera cela « tout à fait révolutionnaire ». Cet opéra, dit-il, « ressemble parfaitement aux chants patriotiques du 10 août et du 2 septembre ».

Le second essai fut entrepris à la demande d'un compositeur d'une autre envergure, Jean-Philippe Rameau. Le livret de *Samson* est achevé en décembre, et c'était encore un thème « philosophique » traité dans ce que Voltaire appelle « une tragédie dans le goût de l'antiquité ». Le sujet était bien connu, mais Voltaire y insérait quelques propos libertaires. En 1791, lors de la translation de ses restes au Panthéon, on chantera le chœur de l'opéra, mis en musique par Gossec : « Peuple, éveille-toi, romps tes fers... »

Comme toujours, surtout lorsqu'il s'agit de Voltaire, on chipote, on épluche. En septembre 1734, M^{me} Du Châtelet s'en amuse : « Il n'est pas encore bien sûr que nous ayons *Samson* cet hiver ; la Sorbonne l'examine, on dit que l'on y attribue les miracles de Moïse à Samson et que le feu du ciel qui désola la contrée des Philistins tomba premièrement sur la gauche, au lieu que dans l'opéra on le fait

commencer par la droite, ce qui, comme vous sentez bien, est une grande hérésie ; de plus, il n'ébranle qu'une colonne pour faire tomber le temple de Dagon, et dans l'Écriture il en ébranla deux ; vous sentez bien que cela ne peut pas passer dans un État bien policé. » Elle raille, mais voyait juste. La collaboration prévue n'aboutit pas, Voltaire se reconnaissant du reste peu de talent pour le genre, et *Samson*, qui traînera jusqu'en 1736, ne connut jamais, pas plus que *Tanis et Zélide*, les honneurs de la scène.



Au temps où il vivait en Angleterre, Voltaire s'était promis de faire quelque jour un « compte rendu » de son voyage. Vers la fin de son séjour, il a commencé à rédiger, en anglais, quatorze « lettres » sur les vingt-quatre que comptera le recueil complet. Revenu en France, il a laissé sommeiller ces pages, préoccupé d'abord de reprendre sa place sur la scène. Mais en novembre 1731, il s'intéresse de nouveau à ses « lettres sur les Anglais » et, sans cesser de composer des tragédies, il les reprend l'année suivante, récrit en français les pages écrites en anglais et compose de nouvelles lettres, qu'on traduira en anglais, où il aborde la philosophie et les sciences. Quand il songe à publier, il prévoit de le faire simultanément en France et en Angleterre. L'éditeur anglais, comme de juste, privilégie la version anglaise, qui sortira la première. En France, Voltaire a confié son texte au libraire Jore. Il y a donc, coup sur coup, trois versions de l'œuvre : les *Letters concerning the English nation*, publiées à Londres en août 1733, les *Lettres écrites de Londres sur les Anglais*, prétendument imprimées à Bâle, en réalité à Londres elles aussi, qui sortent de presse en septembre, enfin les *Lettres philosophiques*, avec Amsterdam pour lieu fictif, que Jore publiera en 1734.

Si Voltaire n'a pas rencontré de difficultés en Angleterre, il n'en va pas de même en France, où l'on est beaucoup plus sourcilleux sur ce genre d'écrits. Il a lu au cardinal de Fleury des passages prudemment choisis pour ne pas « effaroucher sa dévote et sage Éminence » — « le pauvre homme, ricane-t-il, ne sait pas ce qu'il a perdu » —, et il croit à une permission tacite qu'il obtiendrait sans doute au prix de certaines atténuations. Confiant, il s'est lancé avec Jore et signe avec lui un contrat à compte d'auteur. Jore flaire la bonne affaire et se frotte les mains. Une

seule condition : il attendra la sortie des deux éditions londoniennes avant de donner la sienne.

En mai 1733, corrigeant les épreuves de Jore et jugeant qu'après tout, « le siècle est philosophe », et quelque mauvais génie aussi le poussant, il écrit à un ami : « Me conseillerez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées sur les *Pensées* de Pascal ? Il y a déjà longtemps que j'ai envie de combattre ce géant. [...] Je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans faire saigner le christianisme. » Ce sera son « petit anti-Pascal ». En effet, il n'aime pas « ce misanthrope chrétien », ce janséniste qui a dit tant de mal de la nature humaine, mais quelle mouche le pique de s'en prendre à un texte vieux de soixante ans et de fourrer Pascal dans des lettres anglaises où il n'avait rien à faire ?

Les *Lettres philosophiques* comptaient donc désormais vingt-cinq lettres. Les sept premières abordent les questions religieuses. Voltaire a rencontré un bienveillant Quaker qui l'a éclairé sur les pratiques de sa secte. Ces gens-là, qui se disent chrétiens, ne font pourtant pas grand cas des sacrements, tous d'invention humaine : « Nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau froide sur la tête, avec un peu de sel. » Non-conformistes, mais sages, vertueux, qui se passent de prêtres parce qu'ils croient à « une révélation immédiate ». Leur fondateur, George Fox, était bien une sorte d'illuminé, non pas imposteur mais « de mœurs irréprochables et saintement fou » — comme le Christ ? — qui prêchait en grimaçant, en tremblant, en bégayant, en parlant du nez, bientôt imité par ses disciples, dont l'un, Guillaume Penn, s'en fut en Amérique créer un État fondé sur la liberté de conscience et l'égalité. D'abord vus un peu comme des bêtes curieuses — ils portent un habit de cuir, saluent en gardant leur chapeau sur la tête et tutoient tout le monde —, ils ne tardent pas à éveiller l'intérêt par leur simplicité et leur sincérité. Impensable en France, mais « un Anglais, comme homme libre, va au Ciel par le chemin qui lui plaît ». Il y a même des ariens ou des sociniens, qui ne croient pas à la Trinité, conviction selon la raison. À la Bourse de Londres, haut lieu des affaires et du commerce, juifs, mahométans et chrétiens se côtoient sans que le pluralisme religieux fasse tort à personne. La raison ? « S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le despotisme serait à craindre ; s'il y en avait

deux, elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente, et elles vivent en paix et heureuses. » La tolérance est leur règle et leur loi, et c'est sagesse. À quoi servent les querelles religieuses et toutes les sectes aujourd'hui oubliées qui se sont déchirées pendant des siècles : « Les sectes vieillissent comme les hommes. »

De la huitième à la dixième lettre, on traite de la politique et d'un gouvernement « où le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal » : parlementarisme, balance des pouvoirs, société ouverte et libérale où les aristocrates n'ont pas honte de se rendre utiles, égalité devant l'impôt, une paysannerie florissante, un commerce prospère. Les Anglais, sagement, ne croient pas devoir abandonner à Dieu le soin de les protéger de la petite vérole. La onzième lettre fait donc l'apologie de l'inoculation, enseignée par lady Mary Wortley Montagu, et la reine elle-même a consacré cette pratique qui sauve chaque année des centaines de vies.

De la douzième à la dix-septième lettre, on passe à la philosophie et aux sciences. Francis Bacon est salué comme « le père de la philosophie expérimentale », comme il le sera toujours par l'*Encyclopédie*. John Locke, l'auteur d'un capital essai sur l'entendement humain, donne lieu à des propos plus risqués. C'est lui qui a mis fin au « roman de l'âme », répété de Platon et des Pères de l'Église à Descartes et Malebranche. Ruinant la fable des idées innées, il a montré, au grand scandale des théologiens, que nos idées nous viennent par les sens et soutenu que Dieu peut communiquer la pensée à la matière, ce qui, chez Voltaire, ne mène nullement à l'athéisme, puisque c'est l'Être suprême qui insuffle ce pouvoir à la matière et il n'est pas prêt de croire, comme fera Diderot, au passage *motu proprio* de la matière brute à la matière organisée. Dangereux ? Allons donc ! « Ce n'est ni Montaigne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinoza, ni Hobbes, ni milord Shaftesbury, ni M. Collins, ni M. Toland, etc., qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie ; ce sont, pour la plupart, des théologiens qui, ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont eu bientôt celle d'être chefs de parti. »

Comparera-t-on Descartes et Newton ? Le premier, avec son esprit de système, s'est trompé à peu près sur tout, le second « apprit aux hommes de son temps à raisonner ». Il a découvert et expliqué les lois de la pesanteur, montré un univers admirablement réglé par la providence divine, décomposé le prisme de la lumière, inventé une nouvelle chronologie. Audacieux : la France avait mis

cinquante ans à assimiler Descartes et en mettra cinquante autres à assimiler Newton. De la dix-huitième à la vingt-quatrième lettre, Voltaire traitait de la tragédie, de la comédie et de la poésie, mais aussi de « la considération qu'on doit aux gens de lettres » et du rôle des académies. La vingt-cinquième enfin examinait les décourageantes réflexions de Pascal, le « misanthrope sublime » qui « dit éloquemment des injures au genre humain », réhabilitait le « divertissement » exécré du janséniste, affranchissait les esprits de l'angoisse existentielle, de la hantise du péché originel, de l'obsession du salut, défendait le droit à un bonheur *hic et nunc* et la confiance dans l'action humaine. Car Voltaire parie, non plus sur l'au-delà, mais sur les valeurs terrestres, et refuse de voir en l'homme le « monstre incompréhensible » dont les *Pensées* rabaissait l'orgueil en le rejetant à sa poussière. Contre Pascal, il soutient que « l'homme paraît être à sa place dans la nature », qu'il « est ce qu'il doit être », et que qui n'aime pas les hommes ne saurait aimer Dieu. Dans son esprit, la prédestination est une doctrine monstrueuse, il le répétera dans son *Traité de métaphysique* : « Pascal regarde le monde entier comme un assemblage de méchants et de malheureux, créés pour être damnés, parmi lesquels cependant Dieu a choisi de toute éternité quelques âmes, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions pour être sauvée. » Une telle doctrine est faite pour rendre Dieu haïssable.

Tout n'était pas neuf dans les *Lettres philosophiques*, mais le ton l'était, avec sa désinvolture affichée, son irrespect pour le sacré et les articles de la foi, un style bref, mordant, ironique — ce qu'il fallait pour vulgariser dans un large public les principes de la science expérimentale et de la tolérance. Si l'œuvre ne pouvait déplaire aux Anglais, qui s'y voyaient amplement loués, elle devait s'entendre, de l'autre côté de la Manche, comme une critique continue de la France théologique et politique. C'est bien pourquoi, le temps passant, Voltaire s'inquiète. Après la préface de *Zaïre* et *Le Temple du Goût*, publiés sans permission, il récidivait et le garde des Sceaux tempête : on n'en finirait donc jamais avec ce Voltaire ! Le philosophe recommande donc à Jore de cacher soigneusement son édition et d'attendre le moment favorable. Mais en même temps, il en confie un exemplaire à un libraire parisien, François Josse, qui, alléché par la perspective du profit, s'apprête à publier les *Lettres*. Fin mars 1734, l'édition française de Londres se répand, Josse lance sa contrefaçon. Jore se voit pris de vitesse, lésé dans ses intérêts

et diffuse en avril. Dans l'immédiat, il s'en tire avec quatorze jours de Bastille, mais la note définitive sera plus salée : le 23 octobre 1734, il perd sa maîtrise de libraire et d'imprimeur. Certains lecteurs, comme Mathieu Marais, se déclarent outrés des audaces de l'écrivain :

J'ai vu les *Lettres philosophiques* de Voltaire. Il n'y a point de termes pour exprimer l'insolence de cet ouvrage qui attaque tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Le ciel, la terre, les nations, les conditions, tout passe par ses mains impies et impudentes. Il veut parler de géométrie, d'astronomie et rejette bien tout notre Descartes pour lui préférer Newton. C'est là le moindre ; il a voulu critiquer Pascal pour se donner un relief et il tombe dans une irrégion continuelle. [...] Le dialogue sur les Quakers [...] détruit le baptême et tous les sacrements ; et pour la Trinité, il n'en parle que comme d'un dogme de saint Athanase.

Le 10 juin, ce que Voltaire appelle ironiquement « les lettres philosophiques, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques » sont lacérées et brûlées au pied du grand escalier du Palais de justice.

Cette œuvre provocante eut un curieux destin. Après quelques réimpressions pirates, elle disparut jusqu'au titre. Voltaire ne pouvait songer à publier sous un nom un texte officiellement condamné. Comme Médée avait dépecé le vieil Éson, il le dépeça lui-même et dissémina les morceaux dans ses mélanges et ses œuvres alphabétiques. C'est au début du vingtième siècle seulement que l'ouvrage retrouva enfin son unité. Long purgatoire, mais c'est avec les *Lettres philosophiques* qu'était né le Voltaire appelé à survivre – celui qui est toujours le nôtre. Le chemin est long encore à parcourir, mais il déjà le combattant de la tolérance, de la liberté de penser. Il ignore encore le sort de ses innombrables écrits. Avec le temps, on verra les genres nobles — la poésie épique, la tragédie, l'histoire — s'amenuiser dans les mémoires, où survivront au contraire ses contes, dont il faisait peu de cas, et l'image du lutteur. À mesure que son œuvre proprement littéraire trouvera moins de lecteurs véritables, croîtra au contraire sont statut mythologique.

Épilogue. L'éditeur des *Lettres philosophiques* mis sous les verrous, qu'attendait-on pour coffrer aussi l'auteur ? Rien, mais la chance était avec lui.

Voltaire avait aidé au mariage de son ami le duc de Richelieu avec M^{lle} de Guise et était invité à la cérémonie à Montjeu, près d'Autun, où il se rend au début d'avril. Il est d'humeur facétieuse et donne à la mariée le conseil de vivre avec son époux plutôt comme des amis que comme des amants ; au marié, séducteur impénitent, de réserver, au moins pendant quelque temps, une place à la fidélité conjugale.

Quand il apprend ce qui arrive à ses *Lettres*, il proteste de son innocence auprès de Fleury et du ministre Maurepas. Ce livre, on l'a fait paraître à Londres sur le bruit de sa mort, et on a pris en France le temps de son absence de Paris pour le débiter. Rien n'y fait : « Tout se déchaîne contre moi », constate-t-il. Un ordre d'arrestation a été lancé le 3 mai. Heureusement, un ami a dépêché d'urgence un messenger : lorsque la maréchaussée se présente à Montjeu pour le cueillir et l'incarcérer au château d'Auxonne, il n'est plus là. Rares sont ceux qui savent qu'il s'est réfugié en Champagne, à Cirey, où l'abritera la marquise Émilie Du Châtelet, avec qui il passera les quinze prochaines années de sa vie. Mais ceci est une autre histoire.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Raymond Trousson, *Voltaire entre Zaïre et les Lettres philosophiques* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/trousson090607.pdf>>